

LE DOMPTAGE DU TEMPS DANS L'AUTOBIOGRAPHIE DE ROUSSEAU

Abdou NDIAYE

Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

blazndiaye@yahoo.fr

Résumé : Dans le préambule des *Confessions*, Rousseau justifie son entreprise autobiographique comme réponse aux disqualifications morales de sa personne. La société l'a exclu des hommes et il lui faut trouver des moyens pour y faire face. C'est ce qu'on appelle la résilience. Ce terme peut être défini comme « la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'évènements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes parfois sévères » (MANCIAUX, 2001 : 17). C'est donc la capacité d'adaptation, de réaction de quelqu'un ou d'un groupe à faire face à une situation difficile, traumatisante, douloureuse. Rousseau y est parvenu dans ses trois livres en s'adaptant à la vie de campagne et en entretenant un rapport intime avec l'écriture. Comment passer le temps sans les autres ? Cet article est une étude critique des *Confessions*, des *Dialogues* et des *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau. Il a pour objectif de montrer le traitement que l'auteur réserve au temps. Pour Guitton, le temps est très élastique car « chacun de nous est l'artiste et comme le prophète de son passé » (GUITTON, 1961 :11). Comment concevoir le temps dans les moments de bonheur ? A-t-on le même temps pendant les périodes de malheur ? Comment « jeter l'ancre sur l'océan des âges » comme le pensait Alphonse de Lamartine dans « le lac », poème tiré des *Méditations Poétiques* ?

Mots-clés : Temps, désir ; malheur, bon sauvage, élasticité temporelle

THE BREAKING OF TIME IN ROUSSEAU'S AUTOBIOGRAPHY

Abstract : In the preamble to the *Confessions*, Rousseau justifies his autobiographical undertaking as a response to the moral disqualifications of his person. Society has excluded him from men and he must find ways to cope. This is called resilience. This term can be defined as "the ability of a person or a group to develop well, to continue to project themselves into the future, in the presence of destabilizing events, difficult living conditions, sometimes severe trauma" . It is therefore the capacity of adaptation, of reaction of someone or a group to face a difficult, traumatic, painful situation. Rousseau achieved this in his three books by adapting to country life and maintaining an intimate relationship with writing. How to pass the time without others? This article is a critical study of Jean-Jacques Rousseau's *Confessions*, *Dialogues* and *Reveries of the Solitary Walker*. Its purpose is to show the author's treatment of time. For Guitton, time is very elastic because "each of us is the artist and like the prophet of his past" . How to conceive of time in moments of happiness? Do we have the same time during times of misfortune? How to "drop anchor on the ocean of ages" as Alphonse de Lamartine thought in "the lake", a poem from the *Poetic Meditations*?

Key words : Time, desire; misfortune, noble savage, time elasticity

Introduction

L'histoire littéraire a toujours montré l'autobiographie comme un genre permettant de relater la vie de son auteur. Et d'après la définition de Philippe Lejeune, ce genre est censé dire la vérité ; il est donc loin de la fiction. Toutefois, avec l'avènement de l'autofiction théorisée par Serge¹ Doubrovsky, on se rend compte que le genre autobiographique convoque paradoxalement des éléments fictifs pour révéler la vie de l'auteur. De Starobinski¹ à Jousset² en passant par Trousson³, de nombreuses études sont consacrées à cet auteur. Si les uns mettent l'accent sur le fonctionnement de l'autobiographie⁴ chez Rousseau, d'autres attribuent à l'auteur des *Confessions* la paternité du genre autobiographique moderne⁵. Quelques-uns étudient la sincérité du discours⁶, la relation entre l'auteur et la communauté, les raisons de son esseulement. Il y a aussi des études intéressantes sur le style rousseauiste et sur la psychologie de l'individu créateur, sur la botanique, sur l'écriture de soi sur l'architecture organique de ses œuvres, sur le complot, sur la musique, sur la religion, sur le statut de l'écrivain : s'il est romancier, essayiste ou philosophe ... Ainsi, beaucoup d'auteurs sont intéressés par Jean-Jacques Rousseau et ses œuvres prises individuellement ou regroupées par catégories (les romans, les essais, l'autobiographie...) Dans toutes ces études, le traitement réservé au temps ne semble pas prendre une grande place. C'est vrai qu'il y a l'étude de Jérôme Lèbre : « De la seconde allure de l'homme. Course et accélération du temps chez Rousseau », étude publiée dans la revue « Langues de Rousseau », numéro 16, 2005-2006. L'article de Jérôme met l'accent sur le caractère fugitif du temps chez Rousseau. Et pourtant une simple lecture des *Confessions*, des *Dialogues* et des *Rêveries du promeneur solitaire* montre comment Rousseau semble être intéressé par la dimension temporelle. De prime abord, il semblerait que le rapport que Rousseau a du temps dépend de son tempérament. Comment Rousseau choisit-il de raconter sa vie et quels sont ses rapports au temps ? Pourquoi tantôt le temps file comme l'éclair tantôt semble ralentir ? Cet article est une contribution à l'étude des trois œuvres autobiographiques de Rousseau et a pour but de montrer la manière originale et singulière que l'écrivain a de s'écrire et de s'écrire. Cette originalité peut résider dans des choix énonciatifs originaux ; en cela, nous montrerons d'abord la relation entre désirs, temps et fuite du temps. Il s'agit de révéler comment le désir ralentit l'écoulement du temps et influence ainsi son traitement. Ensuite il s'agit d'étudier le rapport entre solitude, souffrances et temps. Ici, le temps semble fixer les événements malheureux. Enfin, nous verrons que l'auteur, ne s'inscrivant pas dans la vie sociale, peut incarner un mythe, celui du « bon » sauvage, mais sauvage quand même.

¹ L'autofiction, fondée par l'écrivain Serge Doubrovsky, dans *Fils* (1977).

1. La fuite du temps

Dans sa quête de justification ou d'idéalisation, l'auteur des *Confessions*, des *Dialogues* et des *Rêveries* se trouve confronté à un autre obstacle. Il semble, en effet, qu'à côté de ses détracteurs, il y a un autre ennemi beaucoup plus redoutable que les « comploteurs » qui l'empêchent de réaliser ses vœux et désirs, cet ennemi, c'est le temps ou la fuite du temps².

La vie étant inscrite dans le mouvement ininterrompu du temps, tout être vivant est alors entraîné vers sa propre déchéance. Si l'auteur de *Confessions* déclare qu'il est arrivé au terme de sa vie « sans avoir vécu », c'est parce qu'il se sent irrésistiblement entraîné par la fuite du temps ; et, durant toute sa vie, il sera marqué par le caractère fugitif du bonheur qu'il a tant recherché dans ses promenades et dans sa fiction. Ce caractère fugitif du temps provoque et amplifie le désir. Le désir de Rousseau est de profiter des moments de bonheur que lui offrent la marche, la pratique de l'herborisation, la confection d'herbiers et surtout le plaisir de se livrer exclusivement à l'écriture. Or, l'instabilité du présent interdit toute tentative de jouissance car le temps altère tout sur son passage. Roland Barthes s'écrie dans son livre consacré à *Vie de Rancé* de Chateaubriand :

Sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé !
Les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent
sous les pas de la joie...où sont aujourd'hui les maux d'hier ? Où seront
demain les félicités d'aujourd'hui ? (BARTHES, 1972 : 3)

De même, Rousseau se lamente au début du livre VI des *Confessions* : « Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu » (ROUSSEAU, 1972 : 271). Ainsi comme la vie, le désir de Rousseau se confond-t-il avec le mouvement du temps créant alors de l'angoisse. Une angoisse perceptible sur presque toutes les pages qui relatent le bonheur rousseauiste. Il en est de la cinquième promenade où l'auteur-rêveur s'écrie et écrit « Tout est dans un flux continental sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée ; et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ... ». (ROUSSEAU, 1959 : 523)

Seulement, il ne s'agit pas que du bonheur qui lui échappe, l'homme sent aussi qu'il est en train de changer de physique, il est en train de perdre toute sa force. Rousseau sentira ainsi qu'il est un vieillard. Devant cette menace, il essaie de s'inscrire

² Voir à, ce propos, Charles Baudelaire dans son poème « Ennemi » dans les *Fleurs du mal*. Voir aussi Voltaire dans *Zadig*. Victor Hugo a aussi, comme la plupart des écrivains romantiques, développé ce thème de la fuite du temps. Dans son poème « soleils couchants », extrait des *Feuilles d'Automne*, il développe ce thème ainsi que son impact sur la nature et sur l'homme.

dans le cours opposé à l'écoulement du temps, il va essayer d'immortaliser son bonheur par l'arrêt total du temps ; même si c'est dans l'imaginaire de la fiction, Rousseau se fixera dans la durée. C'est ce qui explique sa réclusion.

En réalité, la solitude n'est pas seulement un moyen d'échapper aux tribulations de toute une vie entière, c'est aussi un moyen de se faire oublier du temps, c'est comme si la forêt, les montagnes, les cours d'eau constituaient des obstacles au temps. D'ailleurs, l'auteur explique qu'il ne sent pas passer le temps dans ses longues promenades qui finissent en méditations. Il explique dans la cinquième promenade :

... j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit de vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu (ROUSSEAU, R 1959 :522).

Ce que le rêveur ressent à ces instants lui fait oublier l'existence d'un temps qui passe sans s'arrêter et entraînant tout sur son passage. Cette obsession du temps destructeur, nous la retrouverons un siècle plus tard chez les Romantiques et chez les symbolistes. Dans son célèbre poème « Ennemis » extrait des *Fleurs du Mal*, Baudelaire s'écrie en ces termes, devant sa future et très proche déchéance :

Ô douleur ! Odouleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

Baudelaire ici, comme Rousseau dans les *Rêveries*, se confond avec le temps qui crée et son espérance et son insatisfaction. Le poète se trouve ici ballotté entre désir irréalisé et absence du temps pour réaliser ce désir. C'est le cas du Romantique Alphonse de Lamartine dans son poème intitulé « le lac » ; le poète y sent sa future fin, aussi veut-il arrêter la marche du temps pour pouvoir « *savourer les délices de la terre* »³. Rousseau est angoissé par le temps, il refuse l'éphémère alors que son bonheur est fait d'instantanés très passagers. Voilà pourquoi, chez lui, la perception du temps compte beaucoup plus que le temps lui-même. S'il aime s'attarder sur des événements heureux alors qu'ils passent vite, c'est qu'il est animé d'un désir de se fixer dans l'éternel.

L'auteur est un amateur de chimères, il aime vivre d'illusions, illusions que le temps ne peut altérer. Dans toutes ses pages, surtout celles des *Rêveries du promeneur solitaire*, nous le voyons soit se lancer dans les vieux souvenirs, soit se projeter vers

³ Cela explique l'interrogation de Jean Guittou, dans *Justification du temps* : « comment pouvons-nous remédier à son passage ? Arrêter son flux, obtenir en lui l'éternelle présence, afin de satisfaire un vœu qui est peut-être le plus foncier de notre être ? », GUITTON, J., *Justification du temps*, Paris, P. U. F., 1966, p. 5.

l'avenir. En somme, c'est un être à qui il ne reste que le désir, les hommes lui ont tout enlevé. Ronsard déclare à ce propos : « Qui ne désire plus, n'a plus d'affection » (RONSARD, 1981 :318)

Tous les moments du bonheur sont étalés sur des pages ; que ce se soit celui passé avec les demoiselles de Galley et de Graffenried, avec Mme de Breil ou celui passé avec Mme de Warens aux Charmettes, à Bossey ... C'est parce que non seulement ils jouent un rôle important dans la formation de l'homme mais aussi ils sont un moyen de se placer dans l'éternel⁴.

Quand il rédige le livre des Promenades, Rousseau est au crépuscule de sa vie (le livre est d'ailleurs inachevé, selon les spécialistes de Rousseau), il sent sa future fin s'approcher sans avoir le sentiment d'exister. À cela s'ajoutent les nombreuses critiques de ses détracteurs. C'est à cause de tout cela que l'auteur ressent une profonde angoisse. Il n'a pas d'avenir. Il n'en réclame pas d'ailleurs. Il veut s'enfermer et convoquer le passé heureux. De toute façon, le discours d'un vieillard est orienté vers le passé et celui d'un enfant vers l'avenir. Barthes note à ce propos « le vieillard ne peut chanter que ce qui passe ». (BARTHES, *op. cit.* : 107).

2. La permanence du temps

Si, dans les moments de bonheur, le temps chez le rêveur est caractérisé par sa fugacité, dans les moments de malheur, au contraire, il semble se fixer sur place comme s'il constituait un prolongement de la fatalité. En effet, le temps dans les livres de Rousseau est assez capricieux avec ses deux visages contradictoires. Le voilà immobile contraignant ainsi le rêveur à la souffrance éternelle tout au long de ses récits de malheurs et de regret.

⁴ En ce qui concerne le présent, Jean Guitton remarque que « si les pensées s'y (le présent) accentuent et s'y transforment en souffrance, les plaisirs s'y épaississent et les joies s'y prolongent », *op. cit.*, p. 6. c'est que le présent, cheval fou, est un instant très difficile à cerner. C'est, en effet, le moment qui récapitule le passé et préfigure l'avenir. Son caractère instable pousse nombre de penseurs à s'interroger sur sa nature. Jean Guitton, par exemple, en réfléchissant sur son étendue, soutient, non sans avoir au préalable, reconnu les difficultés de l'analyse : « mais, si nous voulons définir le présent avec plus d'exactitude et le saisir dans son passage, nous voilà dans l'embarras. C'est que tout présent se décompose en deux parts, qui ont précisément pour caractère de ne pas être présents. La première est faite de ce qui vient d'être et qui passe. Le second élément du présent, celui qui est le principal et qui lui donne son mouvement et sa forme, c'est un élément de notre être vers un point virtuel posé par le désir ou par le vouloir... », GUITTON, J., *op. cit.* p. 6.

Ce caractère fugitif du temps provoque et amplifie le désir . le désir de Rousseau est de profiter des moments de bonheur que lui offre la marche, la pratique de l'herborisation, la confection d'herbiers et surtout de livrer exclusivement à l'écriture. Or l'instabilité du présent interdit toute tentative de jouissance car le temps altère tout sur son passage.

Barthes s'écrie dans son livre consacré à *Vie de Rancé* de Chateaubriand « sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé ! les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent sous les pas de la joie... où sont aujourd'hui les maux d'hier ? où seront demain les félicités d'aujourd'hui ? », *op. cit.*, p. 107.

L'épisode de la fermeture des grilles raconté à la fin du livre 1 des *Confessions*, quelque bref qu'il soit, sera étalé par l'auteur. C'est vrai qu'il ne l'a raconté que sur deux pages ; seulement, à cause du sentiment de frustration qui en est écoulé, il a eu le temps à demi lieu, « d'entendre battre la caisse » (ROUSSEAU, 1972 : 60-70), de regarder « les soldats à leur poste » (*Ibidem*) ; il a eu même le temps de voir « lever le premier pont » (*Ibidem*). Il en est de même du voyage du jeune Rousseau à Turin, l'auteur sent véritablement la densité du temps parce qu'il a hâte d'arriver. Ainsi, à côté des souffrances, le temps semble s'éterniser pour qui attend ou espère. Accompagné de M. de Sabran et portant ses bagages, Rousseau raconte : « ... les soucis rongeur, les embarras, la gêne y sont montés avec moi, et dès lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages, je ne sentais que le plaisir d'aller, je n'ai plus senti que le besoin d'arriver ». (ROUSSEAU, 1972 :88)

Contrairement aux moments de douces promenades où le rêveur laisse libre cours aux imaginations les plus folles et aux rêveries les plus hardies, moment où il ne sent pas passer le temps tellement il va vite, ici c'est le temps des souffrances, il ne peut que durer. Guitton Jean pense justement à ce propos que : « Tout se passe comme si la nature cherchait à la fois à nous maintenir dans le présent et à nous en ôter la possession (...) nous sentons sa densité (celle du temps ici) (...) dans la souffrance, l'ennemi ou dans l'attente ... ». (GUITTON, 1966 :73)

En fait, si le temps est fortement senti, c'est que sa permanence, en même temps qu'elle allonge les souffrances de Rousseau, fait de l'auteur un homme seul. Il faut seulement constater que dans ses trois livres qui constituent son autobiographie, seuls les quatre premiers livres des *Confessions* et le petit livre des promenades racontent son bonheur. C'est une période durant laquelle l'auteur est surpris par le temps dans ses promenades et méditations.

En revanche, du cinquième au douzième livre des *Confessions* et les très longs trois dialogues, Rousseau ne raconte que des périodes de trouble, il y sent alors la pesanteur du temps. Grand amateur de bonheur qu'il est, il va toutefois s'opposer, comme il l'a déjà fait dans la fuite de temps durant les instants de bonheur, à un ennemi, un obstacle. Cette fois l'auteur va se servir de sa fiction ; il se servira de l'écriture pour broser ces instances. Ainsi dans toutes ses pages où l'auteur raconte ses souffrances, il le fait au moins sur deux ou trois pages. C'est le cas de la scène du peigne cassé où le jeune Rousseau se voit injustement accusé. En fait, s'il raconte cet épisode sur deux pages, c'est pour charger les autres et se déculpabiliser.

La durée a donc deux visages contradictoires ce qui montre son caractère élastique. Si Rousseau vit une période creuse et dépourvue de sens et de peu d'intérêt, c'est

précisément parce qu'il pense à l'arrêt total du temps, c'est aussi parce qu'il espère un avenir meilleur et qui tarde à venir. Pierre de Ronsard s'écriait en ces propos.

« Si seulement l'image de la chose
Fait à nos yeux la chose, concevoir ». 5RONSADR, *op. cit.* : 86)

De même, l'auteur sent la pesanteur du temps parce qu'il est ennuyeux et qu'il vit un instant de déréliction, de solitude. Rousseau, nous le savons, est un éternel inadapté, il dira dans le livre des promenades : « Le tumulte du monde m'étourdissait, la solitude m'ennuyait, j'avais sans cesse besoin de changer de place et je n'étais bien nulle part » (ROUSSEAU, R 1959 : 534). À l'image de l'auteur des *Fleurs du mal*, Rousseau est sans cesse poursuivi par le « Spleen » qui résulte chez lui de la non concordance entre l'espérance et la réalité ; de toute façon, l'auteur suffoque dans le présent. S'il pense à la permanence du temps, c'est parce qu'il a conscience qu'il est vraiment seul dans sa situation de persécuté malheureux.

3. Le temps « mythique » de l'enfance

Le temps mythique chez Rousseau résulte de l'opposition entre la permanence temporelle et la fuite du temps. En effet, tout au long de ses récits, Rousseau ne cesse de faire se rencontrer la superposition de ces deux images contradictoires. La première d'entre elles est le couple que forment l'homme temporel et la nature intemporelle. Cela se manifeste sous deux axes du temps : il s'agit du présent et du passé. Ce qui engendre cette contradiction dans le présent est la jouissance des instants de bonheur, instants qui apparaissent très rapides. Rappelons-nous les promenades à pieds du jeune Rousseau et son herborisation plus tard à l'île de Saint-Pierre. L'homme sent ainsi ses changements surtout physiques, il sent qu'il est entraîné dans la course folle du temps alors que l'objet de ses jouissances et de ses désirs qu'est la nature est resté là figé sur place ; c'est le cas du paysage contemplatif du jeune Rousseau. Cette même verdure gardera toute sa jeunesse vingt ans plus tard lorsque Rousseau sera adulte. C'est ainsi qu'il parle de la campagne de son enfance qu'il revoit pourtant quelques années plus tard : « La campagne était pour moi si nouvelle, que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif, qu'il n'a jamais pu s'éteindre » . (ROUSSEAU, 1972 :37)

L'homme sentira plus tard en revoyant la même nature qui ne changera pas qu'il n'a plus l'émotion d'antan pour jouir des délices qu'offre cet espace de Bossey, c'est parce qu'il est devenu vieux alors que la nature est restée belle, jeune et fraîche comme si elle venait de naître.

Cependant, comme Rousseau a la magie de projeter ses tempéraments sur la nature créant ainsi son propre paysage qui coïncide avec son humeur, cette nature reflète alors son tempérament. Barthes écrit, à ce propos :

Toute description littéraire est une vue. On dirait que l'énonciateur, avant de décrire, se poste à la fenêtre, non tellement pour bien voir, mais pour fonder ce qu'il voit par son cache même : l'embrassure fait le spectacle. Décrire, c'est placer le cache vide que l'auteur réaliste transporte toujours avec lui (BARTHES, 1970 :61)

Ce changement traduit alors la corruption sociale qui a réussi à « infester » le paysage : c'est le temps des malheurs. Cette situation est exactement identique dans les éléments qui composent le paysage. Si, au cours d'une de ses promenades (la cinquième), Rousseau est fortement attiré par le spectacle que lui offrait l'écoulement de l'eau du lac, c'est parce que ce spectacle traduit exactement sa situation. Il voit passer l'eau comme lui est emporté par le temps, alors que la nature, la grève, tout est là, figé surplace. Nous retrouverons cette situation deux siècles plus tard chez Guillaume Apollinaire dans son célèbre poème intitulé « Le pont Mirabeau » extrait du recueil *Alcools*. En effet, le poète était face à la femme qu'il aimait sur le pont alors qu'ils regardaient tous les deux passer l'écoulement du fleuve de la seine.

Cependant, soucieux de son bonheur terrestre, le solitaire dispose d'un moyen pour y remédier. Il s'agira pour lui de créer « le temps mythique », une sorte de panacée qui l'aidera à surmonter cet obstacle qu'est le temps.

En effet, pour créer ce « *temps mythique* », Rousseau va faire de nombreux retours dans le passé, son passé secret où il lui est facile de prolonger ou de comprimer l'espace temporel selon ses goûts. Si dans le présent le temps est si capricieux qu'il rallonge ses souffrances et écourte ses moments de bonheur, le passé, par contre, est un lieu où Rousseau dispose du commandement sur le temps. Cependant, pour Daniel Mazilu, le passé est dangereux et il ne peut engendrer qu'amertume et désespoir : « Le malheur, en effet, est de n'être jamais présents là où ils sont, mais toujours détournés du présent, par la nostalgie d'un passé révolu ou les espérances d'un lointain avenir ». (MAZILLOU, 2011 :77)

Tout le contraire de Rousseau. C'est ainsi qu'on le voit dans ses souvenirs prolonger démesurément chaque moment de bonheur de son enfance. Il raconte, par exemple, dans le livre I des *Confessions* qu'il continue même étant vieux à jouir de ses moments de bonheurs qu'il a vécus étant enfant à Bossey :

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de Bossey sans que je m'en sois rappelé le séjour agréable par des souvenirs un peu liés :

mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent . (ROUSSEAU, 1972 :47)

Du reste, l'auteur continuera à jouir de ces instants délicieux tout au long des douze livres que constituent les *Confessions*. Il va même en reparler dans le livre des promenades et dans les lettres écrites de la montagne à l'exception de la première. C'est pourquoi Jean Starobinski pense que les souvenirs chez Rousseau ne sont que : « L'évocation enchantée d'un lieu où vivre ». (STAROBINSKY, 1971 :26)

Le critique pense ainsi que ces lieux constituent un obstacle au temps car, même s'il est devenu vieux, « ... rien n'a été perdu, le temps n'a pas altéré l'essentiel, il n'a rongé qu'en surface ... » (*Ibidem* :30). Il en va de même lorsque Rousseau se souvient des instants de joie aux Charmettes où à Thônes avec Mademoiselle de Graffenried et mademoiselle de Galley. En fait, la technique de Rousseau consiste à déjà jouir et jouir encore lorsqu'il est hanté par la pesanteur des instants présents, il lui suffit de faire un retour en arrière dans les souvenirs, c'est un moment heureux déjà vécu qui lui servira à compenser celui qui est présent. Il semble que cette jouissance passagère et trompeuse du temps satisfait largement cet auteur. Il se présente ainsi comme un amateur de chimères.

Le temps mythique correspond donc à ces deux moments de l'enfant que Rousseau est le seul à connaître. Il coïncidait ainsi, selon Starobinski, avec l'absence totale de voile, c'était donc le temps de la transparence des cœurs. Il faut comprendre qu'il n'était pas attaqué par ses détracteurs. Ce n'est qu'un des multiples pouvoirs mensongers de l'écriture qui, du reste, n'a qu'un rôle primordial à jouer : créer toutes les conditions pour la reconquête du bonheur rousseauiste. Mineau affirme que la deuxième exigence de l'écriture rousseauiste est : « ... celle d'organiser les faits racontés en un système cohérent faisant ressortir un certain sens de l'existence individuelle »⁵.

Dans la solitude il y a donc une possible influence, ou, tout au plus, un impact des moments de solitude sur la quête identitaire. Quand nous écrivons dans la solitude, nous « dominons » notre écriture. Comme le pense Anne Coudreuse dans son article : « Dans ce XVIIIe siècle qui vit triompher la raison des Lumières, mais aussi le goût des émotions du public, il semble bien que le pathétique se soit mis au service de stratégies argumentatives extrêmement efficaces »⁶. Nous avons vu, en ce sens, que

⁵ MINEAU C. L., Théorie de morale et de pratique littéraire in :

http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/SectionsDeTheses/La_sincerite_dans_loeuvre_de_Rousseau_Les_sources_anthropologiques_du_projet_de_sincerite_de_Rousseau

⁶ Écriture de soi et prose d'idées : l'exemple des *memoires* de jean-françois marmontel

<https://journals.openedition.org/narratologie/625>

le récit de Rousseau fournit un exemple très particulier de plainte élégiaque qui autorise une façon particulière d'écrire. *A priori* c'est une forme de transformation de la banalité- c'est-à-dire la vie de tous les jours- en objet d'art ce que l'on peut appeler l'alchimie.

Nous avons montré que c'est de manière originale et singulière que l'écrivain choisit de raconter sa vie et ses rapports au temps. Cette originalité peut résider dans des choix énonciatifs originaux ; en cela nous avons vu d'abord la relation entre désirs, temps et fuite de temps, ensuite le rapport entre solitude, souffrances et temps. Enfin, nous avons démontré que l'auteur, ne s'inscrivant pas dans la vie sociale, peut incarner un mythe, celui du « bon » sauvage.

Conclusion

Avoir une mainmise sur le temps était donc une réponse face aux difficultés de la vie, surtout de la vie en reclus. Selon les circonstances, Rousseau a su donner au temps le visage qu'il veut. Cela dépend, bien sûr de son état d'âme. Pour Philippe Jousset, Rousseau transfère son tempérament à son style car il est parvenu à révéler toutes ses émotions dans le verbe. Ainsi, tout ce qu'écrit Rousseau le trahit en révélant sa manière d'être et de penser. Cet auteur soutient : « ... on pourrait penser que les caractères d'un tel passage traduisent d'une manière particulièrement nette, voire accentuée ». (JOUSSET, 1999 :179-180)

Cette lecture est possible mais n'oublions pas que l'écriture est une manière de réaliser dans le langage sa vision du monde. En cela, l'auteur nous a montré un véritable art de vivre. Ainsi, loin de lui échapper ou de le trahir, l'écriture est savamment contrôlée et guidée à bon port par Rousseau. Si la phrase du rêveur solitaire est tantôt délicieuse, tantôt douce au point de nous ravir de notre pouvoir de jugement sur ce que nous lisons, c'est parce qu'elle traduit, à dessein, toutes les situations de l'auteur.

Références bibliographiques

- BARTHES, R. (1953-1972)., *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil., (1953-1972).
- BARTHES, R. (1970), *S/Z*, Paris , Seuil.

- BAUDELAIRE, C ((1966)., *Cœuvres complètes*, Paris, le club français du livre.
- GENETTES, G., (1972), *Figures III*, Paris, Seuil..
- GUITTON, J.. (1966) , *Justification du temps*, Paris, P. U. F..
- JOUSSET, Ph., (1999), « Le style rousseauiste de la béatitude. L'épilogue de la cinquième promenade des *Rêveries* », Paris, Seuil, Avril.
- MANCIAUX M. (2001). *La résilience : résister et se construire*, Genève, Médecine & hygiène.
- MAZILU, D. 2011) , *La solitude selon Rilke*, in *Alkemie Revue semestrielle de littérature et philosophie*, numéro 7 / Juin.
- MINEAU C. L., *Théorie de morale et de pratique littéraire* in :
- http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/SectionsDeTheses/La_sincerite_dans_loeuvre_de_Rousseau_Les_sources_anthropologiques_du_projet_de_sincerite_de_Rousseau
- RONCARD, P., (1981), *Les Amours*, Paris, Garnier Flammarion (pour la présente édition) .
- ROUSSEAU, J.-J.. (1959), *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Cœuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade)..
- ROUSSEAU, J.-J.,(1959), *Dialogues*, dans *Cœuvres complètes*, t. I, éd. de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade).
- ROUSSEAU, J.-J., *Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972.
- STAROBINSKI, J., *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, suivi de *sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971.

¹ STAROBINSKI, J., *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, suivi de *sept essais sur Rousseau*, Paris, Gallimard, 1971

² JOUSSET, Ph., « Le style rousseauiste de la béatitude. L'épilogue de la cinquième rêverie », Paris, Seuil, 1999

³ TROUSSON R., *-Jean-Jacques Rousseau. La marche à la gloire* (t.I) Paris, 1988. *Le Deuil éclatant du bonheur* (t.II), Paris, 1989

-Rousseau et sa fortune littéraire, Paris, Nizet, 1977

⁴ LEJEUNE, Ph., « Dialogue fictif » [sur *Rousseau juge de Jean-Jacques*], p. 55-58, dans *Je est un autre : l'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980. 332 p.

(Poétique).

⁵ LEJEUNE, Ph., *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2003

⁶ THERRIEN, M. B., « Rousseau : lucidité et sincérité », dans *Transactions of the fourth international congress on the Enlightenment*; t.5. Oxford: Voltaire foundation, 1976. 5, pp. 2071-2082.

- « La sincérité dans l'œuvre de Rousseau »,

http://agora.qc.ca/thematiques/rousseau.nsf/Theses/La_sincerite_dans_loeuvre_de_Rousseau